

**CHARLES S. PEIRCE.
LES RUPTURES ÉPISTÉMOLOGIQUES ET
LES NOUVEAUX PARADIGMES**

Gérard Deledalle

PREMIÈRE PARTIE: Les ruptures épistémologiques

1. Contre Aristote

1. Du syllogisme: Contre la réduction à la première figure (1866)

Peirce démontre en 1866 dans *Mémoranda Concerning the Aristotelian Syllogism* que les deuxième et troisième figures du syllogisme ne sont pas, contrairement à ce qu'affirmait Aristote, réductibles à la première figure.

Il est important d'observer que les figures 2 et 3 sont *apagogiques*, c'est-à-dire qu'elles infèrent qu'une chose est fautive pour éviter un faux résultat qui en découlerait. Ce qui est ainsi réduit à l'absurde est un cas dans la seconde figure et une règle dans la troisième (W1: 506-507)-

Certes, les figures 2 et 3 impliquent le principe de la figure 1 «mais la seconde et la troisième figures impliquent en outre d'autres principes» (W1: 514).

2. Pour une autre conception des figures du syllogisme (1878)

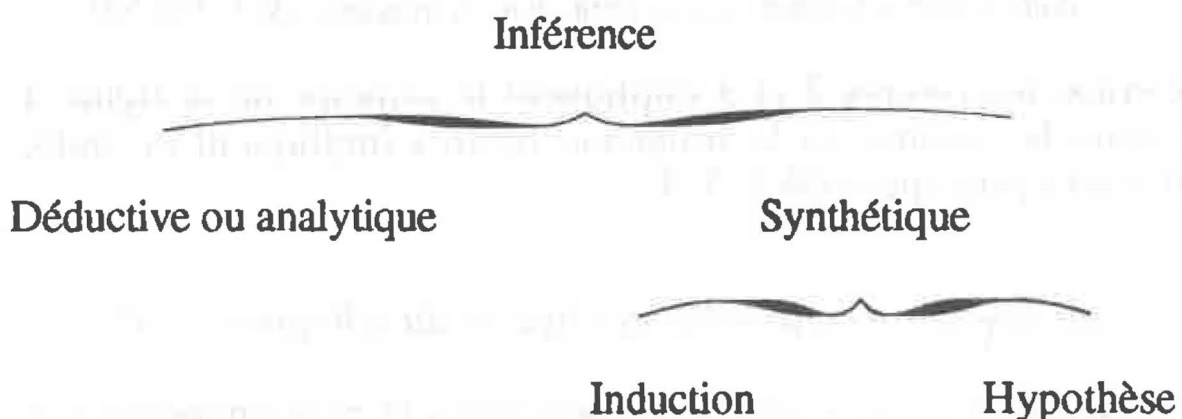
Les trois figures sont donc originales et correspondent aux trois types d'inférence suivants, conclura Peirce en 1878 dans le dernier article de la série «Illustrations of the logic of sciences»

révisé en 1893 pour devenir le chapitre XIII de *Search for a Method* (W3: 325-326).

Fig. 1: la déduction (sens classique),
 Fig. 2: l'induction (sens classique),
 Fig. 3: l'hypothèse (abduction peircienne).

1. Règle: Tous les haricots provenant de ce sac sont blancs,
 Cas: Or les haricots que voici proviennent de ce sac,
 Résultat: Donc ces haricots sont blancs.
2. Cas: Les haricots que voici proviennent de ce sac,
 Résultat: Or ces haricots sont blancs,
 Règle: Donc tous les haricots provenant de ce sac sont blancs.
3. Règle: Tous les haricots provenant de ce sac sont blancs,
 Résultat: Or les haricots que voici sont blancs,
 Cas: Donc ces haricots proviennent de ce sac.

A cette date, la classification peircienne des inférences est toujours aristotélicienne, et même pire, si l'on peut dire, puisque les trois figures du syllogisme ne sont plus réductibles et constituent trois types d'inférence différents. La classification peircienne est à ce stade kantienne. La voici telle que Peirce la conçoit (W3: 326):



2. Contre Kant

1. Critique des catégories kantienne (1866 et 1867)

Comment réduire le divers du sensible à l'unité? se demande Peirce à la suite de Kant dans son article de 1867 intitulé «On a new list of categories». Dans un esprit kantien, Peirce répond d'abord que «l'unité à laquelle l'entendement réduit les impressions est l'unité de la proposition» (W2:49). Mais c'est pour mettre immédiatement en question le passage de l'être à la substance. Ainsi dans la proposition "Ce poêle est noir" le poêle est la substance dont la noirité n'a pas été différenciée et la copule *est* ne fait qu'expliquer que la noirité se confond avec la substance du poêle «en lui appliquant la *noirité* comme prédicat» (W2: 50). L'être n'affecte donc pas la substance. L'être et la substance sont certes les deux bouts de la pensée, mais «la substance est inapplicable à un prédicat et l'être est inapplicable à un sujet» (W2: 50).

Comment passer de l'être à la substance? Cette question n'est plus kantienne, mais peircienne. Peirce introduit ici une notion sur laquelle toute sa pensée s'articulera par la suite: la notion de pré-scission, qui est une distinction non réciproque (W2: 51) à la différence de la discrimination et la dissociation.

Dans un article resté longtemps inédit et datant de 1866, Peirce montrait dans un tableau la différence entre les trois types possibles de distinction.

En voici une version modifiée:

Peut-on penser

	le bleu sans le rouge?	l'espace sans la couleur?	la couleur sans l'es- pace?	le rouge sans la couleur?
Par discrimination	I	I	I	O
Par pré-scision	I	I	O	O
Par dissociation	I	O	O	O

Tableau 1: Les trois types de distinction

On notera qu'il ne s'agit ici ni de l'espace mathématique ni de l'espace kantien, mais de l'étendue physique au sens du quantitatif qu'Aristote oppose à l'intelligible, et de l'"étendue" que Descartes oppose à la "pensée". On rangerait de même, à ce stade du développement de la philosophie de Peirce, un concept abstrait comme la couleur dans l'ordre de l'intelligible passif d'Aristote et de la "pensée" de Descartes.

Peirce appliqua en 1867 le processus de la pré-scision aux conceptions ou catégories dont il montre qu'elles sont indispensables pour passer de l'être à la substance: la qualité qu'il appelle ici "fondement", la relation avec un corrélat et la représentation médiatrice qu'il appelle déjà "interprétant". On notera que les catégories peirciennes ne doivent rien à Kant ni non plus à Aristote.

Dire que *ce poêle est noir*, c'est dire que le poêle incarne la noirité (W2: 52). Mais la qualité est ce qu'elle est parce qu'elle diffère d'une autre. D'où la conception de la "relation à un corrélat" (ici la couleur) (W2: 53). La conception de la relation à un corrélat requiert elle-même celle de représentation. Or une comparaison ne peut se faire que par

une représentation médiatrice qui représente le relat (la qualité) comme tenant lieu d'un corrélat avec lequel la représentation médiatrice est elle-même en relation (W2: 53).

La pré-scision montre que les trois conceptions sont hiérarchiques. La représentation médiatrice ou interprétant (3) présuppose la relation (2) qui présuppose elle-même la qualité ou fondement (1). Mais la réciproque n'est pas vraie: la qualité ou fondement (1) est ce qu'elle est en elle-même, qu'il y ait d'autres qualités ou non et qu'on les compare ou non, s'il y en a. La relation (2) ne change pas, qu'on l'interprète ou non dans une comparaison médiatrice (3). Mais la relation n'en impliquera pas moins l'ensemble des qualités (2) et il ne pourra y avoir de comparaison médiatrice (3) sans relation (2) ni qualité (1). Bref les catégories peirciennes sont ordinales et non cardinales. Un Troisième est triadique, un Second est dyadique et un Premier est monadique (W2: 55). Ce que l'on peut exprimer dans le tableau suivant:

Peut-on "pré-scinder"

la qualité (un Premier) de la relation (un Second)?	la relation (un Second) de l'interprétant (un Troisième)?	l'interprétant (un Troisième) de la relation (un Second)?	la relation (un Second) de la qualité (un Premier)?
I	I	O	O

Tableau 2: Pré-scision

En 1867, Peirce est encore aristotélien. Les trois conceptions ou catégories qu'il propose sont "intermédiaires" (W2: 54) entre les conceptions ou catégories de l'être et de la substance qu'il ne rejette pas. La qualité en soi (la noirité) est, comme chez Aristote,

le fondement d'une qualité incarnée dans une substance (le poêle). Peirce dit expressément:

La référence à un fondement ne peut pas être pré-scindée de l'être, mais l'être peut en être pré-scindé (W2: 53).

3. Contre Descartes

Les premiers articles de la série *Illustrations of the Logic of Science* de 1878 que nous avons déjà citée à propos des figures du syllogisme, prennent Descartes pour cible. Le premier est une critique du doute méthodique et le second une critique de la preuve par l'évidence. Ces deux articles parurent en français dans la *Revue philosophique* respectivement en 1878 et 1879. Le second avait été directement écrit en français par Peirce en 1877 sur le bateau qui le menait en Europe.

1. Critique du doute méthodique

Dans le premier article «Comment se fixe la croyance», Peirce objecte à Descartes qu'on ne peut pas commencer par douter de tout, que le doute absolu, fût-il méthodique, est impossible, car on ne peut pas feindre de douter. On commence avec tous ses préjugés, toutes ses croyances spontanées. Le doute est en fait un état de malaise dont on n'a de cesse de sortir pour retrouver la croyance.

Par *croyance*, Peirce n'entend pas la foi religieuse, mais ce que le philosophe Alexander Bain définissait comme «ce à partir de quoi un homme est prêt à agir» (5.12), autrement dit, comme établissement ou constitution d'une habitude. Ce qui fait que les différentes sortes de croyances se distinguent par les divers modes d'action qu'elles produisent.

2. Critique de l'évidence comme méthode

Dans le second article intitulé «Comment rendre nos idées claires» qui est l'article de fondation du pragmatisme, bien que le mot n'y apparaisse pas, Peirce se demande comment distinguer une idée qui *est* claire d'une idée qui *paraît* claire. L'évidence intuitive, répond Peirce, ne permet pas de faire la différence.

On pouvait s'en douter. Déjà en 1868 Peirce avait critiqué l'intuition, quelle qu'elle fût, que ce fût celle de la psychologie des facultés, de Descartes ou de Kant. Dix ans plus tard, Peirce est en mesure de répondre à la question qu'il pose dans «Comment rendre nos idées claires», «la révolution scientifique qui atteint son apogée avec *L'Origine des espèces*» la lui fournit. La citation est de Dewey qui préconisera, à partir d'une toute autre expérience, une méthode identique (Dewey, *The Influence of Darwin on Philosophy*. New York: H. Holt, 1910: 19).

Seule l'action peut différencier une idée claire et distincte authentique d'une idée qui n'a qu'un faux-semblant de clarté et de distinction. Si une *idée* conduit à deux actions différentes, alors nous n'avons pas affaire à une seule idée, mais à deux. Si *deux* idées conduisent à la même action, alors nous n'avons pas affaire à deux idées, mais à une seule. D'où le principe du pragmatisme:

Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conceptions de tous ces effets est la conception complète de l'objet (W3: 365).

On notera que Descartes n'était pas si éloigné que cela du pragmatisme quand il écrivait dans le *Discours de la Méthode*:

Il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans *les raisonnements* que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant *des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'aucune conséquence*, sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun. (Descartes 1952: 131; c'est nous qui soulignons).

DEUXIÈME PARTIE: Les paradigmes peirciens

Ce n'est qu'après 1885 que Peirce est en mesure de proposer une philosophie de substitution, car il vient de concevoir, pour remplacer la logique aristotélicienne, une logique des relations qui peut faire l'économie de la substance. C'est en effet à la conception *substantive* du monde et de l'esprit que Peirce se heurte depuis toujours. Et c'est la logique des relations qui lui permet de tenir un nouveau discours de la méthode et d'élaborer une nouvelle phénoménologie à laquelle il donne le nom de phanéroscope où la substance n'a point de part.

Après avoir dit quelques mots de la logique des relations et présenté brièvement la nouvelle méthodologie peircienne, je discuterai plus longuement de la phanéroscope sans laquelle on ne peut comprendre et apprécier la sémiotique peircienne qui n'en est que l'application au problème de la connaissance.

1. La logique des relations

C'est un fait que Peirce s'est intéressé à la logique des relations bien avant de lire De Morgan en 1866, même s'il n'en dégagait les implications épistémologiques qu'après avoir écrit sa «Description of a notation for the logic of relatives» dérivée de Boole en 1870 et les implications phanéroscopiques qu'après avoir écrit son article «On the algebra of logic» qui parut dans l'*American Journal of Mathematics* en 1885. Bref, à la "logique des termes absolus" de Boole, Peirce substitua la logique des "termes relatifs" de De Morgan (W2: 359) et à l'inférence par inclusion "substantive" d'Aristote, l'inférence par inclusion "transitive" (W2: 367).

2. La nouvelle méthodologie

En 1903, dans sa sixième conférence sur le pragmatisme, Peirce ne divise plus l'inférence à la manière kantienne en infé-

rence analytique et inférence synthétique, mais la décrit comme un processus dialectique dont les trois moments sont dans l'ordre: l'abduction (proposée par Peirce dès 1878 sous le nom d'hypothèse), la déduction et l'induction. Il est regrettable que pour deux de ces moments Peirce ait gardé les applications classiques, car l'induction empirique n'a rien à voir avec le processus de mise à l'épreuve de la déduction qu'est l'induction peircienne.

L'abduction est le processus de formation d'une hypothèse explicative. C'est la seule opération logique qui introduise une idée nouvelle: car l'induction ne fait que déterminer une valeur et la déduction se contente de tirer les conséquences nécessaires d'une pure hypothèse

La déduction prouve que quelque chose doit être: l'induction montre que quelque chose *est réellement (actually)* opérant; l'abduction suggère simplement que quelque chose peut être.

Sa seule justification est que de sa suggestion la déduction peut tirer une prédiction qui peut être mise à l'épreuve par l'induction et que, si jamais nous apprenons ou comprenons quelque chose des phénomènes, ce doit être par abduction (5.171).

3. La phanéroscopie

La phanéroscopie vient remplacer la phénoménologie kantienne. Peirce soutient avec Kant que l'on ne peut appréhender le monde qu'en réduisant le divers des phénomènes ou *phanera* par le recours non aux formes à priori de la sensibilité et aux catégories à priori de l'entendement, mais par le recours aux modes d'être que sont pour Peirce la Priméité, la Secondéité et la Tiercéité.

La substitution du phanéron au phénomène ne doit pas être minimisée. Il ne s'agit pas d'une autre "fantaisie" terminologique de Peirce (pas plus que les autres néologismes introduits par Peirce), mais bien d'une authentique rupture épistémologique. Le phénomène n'est plus ce qui est évident — qui est le sens propre de phainómenon et qui, par conséquent, relève de la psychologie, — mais ce qui est manifeste — qui est le sens propre de *phanerón* et relève de la logique. Peirce écrit:

Il est indispensable que *phanerós* signifie essentiellement *amené à la lumière, entièrement soumis à l'examen public*. Le *manifeste* est ce à quoi une personne qui ne ferme pas délibérément les yeux n'a pas d'autre choix que de croire (Ms. 338),

par opposition à l'*évident* qui est privé et dépend de la "volonté de croire".

Historiquement, Peirce fut d'abord de 1851 à 1867 un nominaliste convaincu: seuls les Seconds — les existants individuels concrets — étaient réels. Réalité et existence étaient synonymes. Il écrivait en 1857: «...La réalité (renvoie) à l'existence de l'objet lui-même» (W1: 18).

Dès 1867, plus précisément au cours de l'hiver 1867-1868, dans un inédit où il critique le positivisme, Peirce distingue existence et réalité. Est réel

ce qui est indépendamment de notre croyance et qui pourrait à proprement parler être inféré de l'examen le plus approfondi de la somme des impressions sensorielles quelles qu'elles soient (W2: 127).

On remarquera que cette réalité-là, bien que générale, est une sorte de Troisième fort classique, car elle apparaît comme la généralisation de Seconds. Il faudra attendre la logique des relations et la nouvelle méthodologie pour que les Troisièmes soient non plus des abstractions, mais des règles opératoires, à priori vides, du type "si *p*, alors *q*". Sont-ce encore des réalités?

Ce n'est que beaucoup plus tard, vers 1890, que Peirce concédera que les Premiers sont également réels. Il écrira en 1891:

(Au commencement) il y avait un chaos de sentiment non personnalisé dont l'être sans connexion ni régularité était à proprement parler sans existence, (mais) ce sentiment apparaissant ici et là en toute arbitrarité, aurait donné naissance au germe d'une tendance généralisante (6.33).

La Priméité

Cette priméité n'est plus la Priméité de la Nouvelle Liste de 1867. Alors qu'en 1867 elle ne pouvait être pré-scindée de l'être et que par conséquent elle n'était pas vraiment première, en 1890, «l'idée de l'absolument premier doit être séparée de toute conception de quelque chose d'autre ou de référence à quelque chose d'autre» (1.357).

Le contraste est frappant:

- (1) 1867: «... la conception de ce *poêle* est la plus immédiate, celle de *noir* la plus médiate» (W2: 52).
1890: «le premier doit ... être ... immédiat» (1.357).
- (2) 1867: La qualité est ce qui fait la synthèse de la diversité du sensible. Ainsi dans “ce poêle est noir”, «le poêle est la *substance* dont la noirité n'a pas été différenciée et le *est*, tout en laissant la substance exactement comme on la croyait, explique qu'on la confonde en appliquant la substance à la noirité comme prédicat» (W2: 50).
1890: Le premier «précède toute synthèse et toute différenciation; il n'a ni unité ni parties» (1.357).
- (3) 1867: «La conception de l'être naît de la formation d'une proposition. Une proposition a, outre un terme pour exprimer la substance, un autre pour exprimer la qualité de cette substance» (W2: 52).
1890: Le premier «ne peut être pensé d'une manière articulée: affirmez-le et il a déjà perdu son innocence caractéristique» (1.357).
- (4) 1867: La qualité est «une pure abstraction» (W2: 53). «Le *fondement* est le soi abstrait de (*from*) la concrétude qui implique la possibilité d'un autre» (W2: 55).
1890: Le premier est «présent, immédiat, frais, nouveau, entreprenant, original, spontané, libre, vif, conscient et évanescent» (1.357).

Le Premier de 1867 est l'attribut de la substance. Le Premier de 1890 est ce qu'il est par rapport à lui-même, parce qu'il n'a rien d'autre à quoi se rapporter: il n'y a plus de substance.

La Secondéité

Il n'y a plus de substance, non parce que Peirce revient à son nominalisme natif, mais parce que la logique des relations a transformé sa conception de la proposition. En 1867, à la Secondéité appartenait encore

ces représentations dont la relation à leurs objets consiste en une correspondance de fait (*in fact*) et (qu')on ne peut appeler indices ou signes (W2:56).

En 1885, l'indice ne dénote plus une pluralité d'objets (1.563), il est devenu, avec l'aide de O.H. Mitchell, le quantificateur existentiel. Peirce répartit alors dans son article déjà cité de l'*American Journal of Mathematics* de 1885, les éléments constitutifs de la proposition en deux classes qu'il appelle "token" et "index" que je traduis par "symbole" et "indice"¹. Le symbole est ce que nous appelons le quantificateur universel et l'indice le quantificateur existentiel. Voici ce qu'en dit Peirce:

Sans symboles, il n'y aurait pas de généralité dans les énoncés, car ce sont les seuls signes généraux; et la généralité est essentielle au raisonnement ... Mais les symboles seuls n'énoncent pas ce qui est le sujet du discours; et cela ne peut qu'être indiqué. Aucune description ne permet de distinguer le monde réel (*actual*) du monde de l'imagination. D'où la nécessité de pronoms et d'indices; et plus compliqué est le sujet, plus grande en est la nécessité (3.363).

L'indice, dont l'index de la main dit bien ce qu'il est,

1 Pour être plus précis, le *token* est la réplique — cas, instance, occurrence — d'un légisigne ou type. Il est donc troisième dégénéré, et c'est en sens qu'il faut comprendre ici "symbole" selon l'usage qu'on en fait en mathématiques: un "symbole" est par définition général, mais toujours inscrit singulièrement dans l'espace de sa représentation. L'indice au contraire est un second à part entière.

n'affirme rien, il est dit seulement: "là". Il se saisit pour ainsi dire de vos yeux et les force à regarder un objet particulier et c'est tout. Les pronoms démonstratifs et relatifs sont des indices presque purs, parce qu'ils dénotent les choses sans les décrire. De même les lettres dans un diagramme géométrique et les nombres souscrits qui, en algèbre, distinguent une valeur d'une autre, sans dire ce que sont ces valeurs (3.361).

Bien que les logiciens se contentent de ces deux quantificateurs, Peirce va plus loin dans son analyse et montre qu'ils sont insuffisants pour raisonner, il faut en outre pour raisonner des schémas, des diagrammes logiques ou des "images sensibles" qui sont des icônes:

Avec ces deux genres de signes seuls (symbole et indice), on peut exprimer n'importe quelle proposition; mais on ne peut pas raisonner sur elle, car le raisonnement consiste dans cette observation que là où se trouvent certaines relations, il s'en trouve d'autres, et cela requiert en conséquence que les relations raisonnées soient exprimées dans une icône (3.363).

L'article de 1885 marque donc bien une rupture définitive dans la philosophie de la logique de Peirce: l'indice n'est plus conceptuel, comme il l'était en 1867, mis proprement "existentiel" — Second.

Soit la proposition "Ceci est rouge". Je ne reprends pas la proposition "Ce poêle est noir", puisque Peirce vient de rejeter le sujet comme substance. J'aurais pu le faire, comme on le verra tout de suite. Dans la proposition "Ceci est rouge", "ceci" n'est évidemment pas une substance bien qu'il désigne un objet. Est-ce une proposition? N'est-ce pas plutôt un signe incomplet, comme Peirce le suggérait en 1867? Incomplet, parce que, bien qu'impliquant les concepts de dénotation et d'objet, l'objet lui-même ne serait jamais connu immédiatement. Il renverrait à un objet parmi d'autres objets qu'un autre signe antérieur représenterait, mais qui ne serait plus alors précisé?

Je parle au conditionnel pour deux raisons: 1. Après 1885, Peirce ne soutient plus cette idée; 2. Beaucoup de logiciens et de philosophes soutiennent toujours que "Ceci est rouge" est un signe incomplet, comme le fit Bertrand Russell.

Qu'est-ce que le quantificateur existentiel pour Peirce après 1885 et qu'implique-t-il? La réponse est dans la description que Peirce en donne en terme d'"haeccéité", terme qu'il emprunte à Duns Scot, mais auquel il donne un sens occamien. Je peux dire "Ceci est rouge", non parce que "ceci" serait un terme général tenant lieu de quelque chose de particulier existant dans le monde extérieur. Tout au contraire, si je peux dire "Ceci est rouge", c'est parce que la "ceci-ité" (*thisness*) — l'haeccéité — fait que quelque chose existe. L'haeccéité est principe d'individuation et d'existence.

Principe d'individuation. C'est une expérience qui ne consiste pas en une "perception sensorielle". Certes, dit Peirce en 1903, «nous percevons les objets qui se trouvent devant nous; mais ce dont nous faisons l'expérience — la sorte de chose à laquelle le mot "expérience" s'applique plus particulièrement — est un événement» (1.336), quelque chose d'indicible, d'unique, d'individuel.

Une locomotive passe à toute vitesse en sifflant près de moi. Au moment où elle passe, la note du sifflet baisse soudain ... Je perçois le sifflet si vous voulez, J'en ai de toute façon une sensation. Mais on ne peut pas dire que j'ai une sensation de ce changement de note. J'ai une sensation de la note plus basse. Mais la connaissance du changement est d'un genre plus intellectuel. Cela, j'en fais l'expérience plus que je ne le perçois. Il appartient à l'expérience de nous faire connaître les événements, les changements de perception. Or ce qui est proprement caractéristique des changements de perception est un *choc*. ... C'est plus particulièrement aux changements et aux différences de perception que nous appliquons le mot "expérience" (1.336).

Principe d'existence. Cette unicité de l'expérience est donc la résultante d'un couple: action-réaction, effort-résistance. Principe d'individuation, l'haeccéité est principe d'existence.

L'existence est ce mode d'être qui réside dans l'opposition à un autre. Dire qu'une table existe, c'est dire qu'elle est dure, lourde, opaque, sonore, autrement dit qu'elle produit des effets immédiats sur les sens, et aussi qu'elle produit des effets purement physiques, attire la terre (autrement dit, qu'elle est lourde), réagit dynamiquement à d'autres choses (autrement dit, qu'elle a une force d'inertie), résiste à la pres-

sion (autrement dit, qu'elle est flexible), a une capacité thermique donnée, etc. Dire qu'il y a à côté d'elle une table fantôme qui ne peut affecter les sens ni produire d'effets physiques d'aucune sorte, c'est parler d'une table imaginaire. Une chose qui ne s'oppose pas à rien *ipso facto* n'existe pas (1.457).

En bref, je peux dire "Ceci est rouge", non parce que "ceci" est mis pour une substance, car, dans ce cas, le quantificateur existentiel ne serait qu'un élément constitutif du quantificateur universel et n'aurait pas de fonction propre; et c'est bien ce qui se passe chez Aristote. Je peux dire "Ceci est rouge", parce que le quantificateur existentiel est une fonction *sui generis* dont la nature est radicalement différente de celle du quantificateur universel et que, de plus, il constitue l'acte de fondation du monde des existants sans lequel le quantificateur universel ne pourrait pas exercer sa fonction d'universalisation.

La Tiercété

Le quantificateur universel est troisième. Il dit "Pour tout x , si x est a , alors x est b ". Il n'est pas une généralisation inductive de cas particuliers. Il est une règle ou loi dont les cas sont des instances. La relation de l'universel et du singulier est celle du type (*type*) et de l'occurrence (*token*). L'occurrence est une réplique du type, réplique qui est un existant dont l'existence même n'était certes pas nécessaire, mais nécessairement possible, suivant la hiérarchie des catégories.

Cette conception de l'universel nous replonge-t-elle ans un nominalisme aggravé? Je ne le pense pas, pour la raison que l'opposition nominalisme-réalisme n'a plus de sens depuis que le pragmatisme a défini l'idée comme ce qu'elle fait. Nous sommes au delà du réalisme et du nominalisme. L'esprit est dans le monde et en continuité avec lui. La loi est processus aussi bien naturel que logique. Comme troisième sans occurrences la loi est vide et l'occurrence seconde sans loi est aveugle. Quant à l'expérience directe première, elle est certes "purement et simplement", mais elle n'est pas un acte de connaissance, parce qu'il n'y a rien d'intrinsèquement substantiel à connaître au delà du processus

triadique qui confère la généralité (troisième) à l'objet singulier (second) de mon expérience directe (première).

Université de Perpignan

Références

Nos références à Charles S. Peirce sont indiquées de deux manières différentes selon qu'elles renvoient aux *Collected Papers*, Charles Hartshorne & Paul Weiss, eds, Harvard University Press, 1931-1935 ou aux *Writings of Charles S. Peirce*, Max Fisch, Christian Kloesel *et al.*, eds, Bloomington, Indiana University Press, vol. 1 1981, vol. 2 1984, vol. 3 1986. Dans le premier cas, nous donnons le numéro du volume et le paragraphe, dans le second cas, le numéro du volume et la page dans le volume précédés de W.

Nous avons abordé la question dans deux articles précédemment parus:

Du fondement en sémiotique peircienne. *Semiosis*, 1984/4-1985/1-2, 101-105.

La philosophie du quantificateur existentiel selon Charles S. Peirce, in J. David & G. Kleiber (éds): *Déterminants: syntaxe et sémantique*. Paris: Klincksieck, 1986, 35-40.

Concernant l'évolution de la pensée de Peirce en général, nous nous permettons de renvoyer à notre *Peirce, phénoménologue et sémioticien*. Amsterdam/Philadelphie: John Benjamins 1987 et pour une étude plus approfondie de la logique des relations, de la nouvelle méthodologie peircienne et de la nature des catégories, aux commentaires de notre *Charles S. Peirce, Les Ecrits sur le signe*. Paris: Seuil 1979 et à notre *Lire Peirce aujourd'hui*. Bruxelles/Paris: De Boeck Wesmael 1990.